



LE NOUVELLISTE

ORGANE DE LIAISON
MENSUEL DES PRISONNIERS
DE GUERRE DU STALAG VII

DIRECTION DES SERVICES
DE L'ASSISTANCE AUX ABSENTS
COURRIER GÉNÉRAL
15 JANV 1945
N° 30
Rouls à PARM



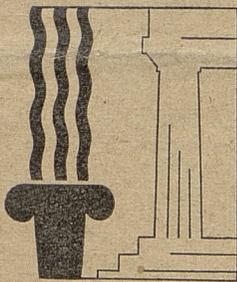
BUREAU DES SERVICES
DE L'ASSISTANCE AUX ABSENTS
COURRIER GÉNÉRAL
Entrée le: JAN 1945
N° 1449
Rouls à: PARM

Rédaction: P. Boutet, C. Maffre, C. Cassier.

Impression: C. Tito, G. Ferradou, Lj. Ristitch

Éditorial.

Combien durerez-vous, attentes ?



« Combien durerez-vous, attentes ? et finies, nous restera-t-il de quoi vivre ? Attentes ! attentes de quoi ? criaï-je ? »

C'est le cri que poussait André Gide, dévoré par toutes les impatiences, les vastes, innombrables, insaisissables et impossibles désirs de sa jeunesse. Quelle faim dans ce cri ! Quelle

angoisse, présente, vivante, du temps gâché, perdu, qui passe, fuit ! Quelle impuissance à vivre aussi !

Et comme ce cri pénètre en nos coeurs, profondément ! Quelles résonances il y éveille ! Dans ces mots n'y a-t-il pas toute notre angoisse à nous, qui attendons depuis plus de quatre ans ? N'est-ce pas l'infini sanglot de nos espoirs déçus ? Savoir, en si peu de mots, traduire un état de tout l'être, un état si vaste, et si vaguement formulé par chacun de nous. En avoir fixé l'instant de façon si claire, si prenante, si complète : « Combien durerez-vous, attentes ? ». Combien de fois n'avons-nous pas pensé, crié, gémi ce que dit cette phrase ? Et, sans doute, n'avions-nous pas ces simples mots, aussi simplement et facilement assemblés, semble-t-il, pour le dire.

Gide n'était prisonnier que de son être, de ses seuls désirs, de sa seule exigence qui ne savait pas choisir, qui ne le pouvait pas, par sa force même, crainte d'un abandon, d'une perte, d'un regret. Il était prisonnier de sa richesse, de la trop grande diversité de ses possibles.

Mais nous, à nos chaînes extérieures, qu'il n'a pas subies, ne risquons-nous pas, par pauvreté, par manque d'imagination, à l'inverse de Gide, d'en ajouter une intérieure, autrement plus lourde, et dure, et meurtrière. Toutes ces attentes, si nombreuses qu'elles mettaient le désespoir dans l'âme du poète, ne risquent-elles pas de se réduire pour nous à une attente unique, l'attente d'une seule chose, d'un seul jour ? Et si nous avons eu à formuler une telle phrase, ne nous serions pas plutôt écriés : « Combien dureras-tu, attente ? » Et si Gide avait connu notre sort, se serait-il concentré sur une seule attente ? Aurait-il écrit : « Combien dureras-tu, attente ? » Nul ne peut le savoir, mais il ne le faudrait pas. Ce singulier, parmi ces attentes, c'est le signe de

l'homme obsédé, de l'homme fixé, buté, qui ne voit plus rien, hormis son horizon borné, ne ressent plus rien, hors sa petite sensation. Cette simple phrase au singulier a perdu son prestige, son pouvoir de fixer l'attention, d'éveiller les profondes résonances, sa beauté, sa poésie. Cette attente unique, singulière, solitaire, exclusive, c'est une peur, un abandon de soi à autrui, aux choses. Nous aussi nous criions de toute la force de nos impatiences accumulées : « Combien durerez-vous, attentes ? » Nous ne vivons pas pour un jour, nous vivons pour tous les jours, nous n'attendons pas une chose, un bonheur, nous attendons toutes les choses, tous les bonheurs, toutes les joies, et toutes les douleurs aussi. Nous ne sommes pas les esclaves, les résignés, qui attendons le bon vouloir d'un maître, ou d'un événement, et qui, butés sur un seul espoir, une seule attente, un seul jour, obsédés, ne voyant pas au-delà, ne sachant pas voir au-delà parce qu'incapables de se libérer de cette obsession, gâchent cet espoir, cette attente, et le jour épuisé, consommé, vécu, ne savent plus que faire des autres qui viennent après et qu'ils n'avaient pas su songer.

Quand Gide écrivait cette phrase, il était jeune, il avait faim de tout, faim de tout ce qui fait la vie, qui l'exalte, l'élève au-dessus de la banalité, de ce qui est appris bon sublime, de ce qui est enseigné dangereux, mauvais, immoral. Et ces attentes, ces curiosités multiples, ces désirs de tout, de tout ce qui est réputé dangereux, ne sont-ils pas nôtres ? Oui, ces attentes sont nos attentes à nous qui attendons. Quelle frénésie à certaines heures, quelle intense et intérieure frénésie nous dévore, nous consume, Et notre imagination déborde ce jour, terme de l'attente, elle s'élance beaucoup plus loin, bien au-delà.

Mais, « finies, nous restera-t-il de quoi vivre ?... »

Oh ! ce doute, il ne doit pas rester en nous. Cette peur de demain ne doit pas nous tenir. Craindre la mort, c'est craindre de vivre. Compter les jours qui restent, c'est s'interdire toute possibilité d'agir, de faire ; c'est aussi un calcul impossible. Nous ne pouvons pas savoir le temps qui nous sera encore donné, mais l'avenir inconnu reste toujours notre seul possible, et nous devons le prendre, le saisir tout entier comme s'il ne devait pas avoir de terme. La vie ne se mesure pas aux jours qui passent, viennent, elle se mesure à une intensité ; elle n'est pas quantitative, la vie, elle est qualitative. Et combien ont plus vécu, davantage pris, arraché, volé à la vie, en vingt ans que d'autres en soixante. Oui, il nous restera de quoi vivre ; c'est une foi indispensable. D'ailleurs, mourir, nul vivant ne sait ce que c'est. Alors, pourquoi s'embarrasser avant d'une peur, d'un regret, puisque nous ignorons si cette peur

est juste, si ce regret à une valeur, une raison ? Cultivons nos attentes, ne les craignons pas ! Cultivons-les nombreuses, diverses, et tentons de savoir ce qu'elles sont.

« Attentes ! attentes de quoi ? criaï-je »

Et nous criions aussi « Attentes ! attentes de quoi ? » Elles sont diverses infiniment, nos attentes, Elles ne sont pas les mêmes pour tous. Et pour chacun elles dépendent souvent de l'heure, de la minute, de tout ce qui est divers et changeant en nous et en dehors de nous. Et il faut qu'elles soient diverses, qu'elles soient changeantes, qu'elles nous excitent à chaque instant, qu'elles ne nous quittent que pour faire place à d'autres et qu'elles existent toujours quand l'attente unique, commune à tous, ne sera plus. Ces attentes, justement parce qu'elles ne sont pas aujourd'hui ce qu'elles étaient hier, ce qu'elles seront demain, parce qu'elles ne nous sont pas toujours bien exactement connues, sont l'aliment de notre âme, la raison motrice de tout ce qui est vivant en nous.

Que toujours demeure en nos coeurs, présente, certaine, prête à se transfigurer en un soleil ardent, une aube d'aventure ! Et si parfois, las, nous n'aspirons plus qu'à une tranquillité étriquée, sans horizon, hostile à tout risque, à toute audace, à tout enthousiasme, sachons que cette attente, c'est l'attente unique, celle qui clôt, qui arrête la vie, l'attente du voyageur fatigué, découragé, vieilli, sachons qu'elle peut être la nôtre seulement à nos heures mauvaises, à nos heures de découragement, d'écoeurement.

Nous sommes restés jeunes, dans nos coeurs au moins. Et ces coeurs sont remplis de faims inassouvies, de faims exigeantes, exaltantes ; ils sont remplis d'attentes. Nous n'attendons pas un refus de la vie, un abandon, par lassitude, de nos élans les plus purs ; nos attentes sont combatives ; elles sont attentes de conquêtes ; nous voulons conquérir tous ces jours qui nous sont offerts, promis, dus, que nous allons retrouver, mais qui ne seront qu'à ceux qui sauront les saisir. Nous ne refusons pas de jouir par crainte de souffrir.

« Attentes ! attentes de quoi ? criaï-je ». Oh ! peu importe ! Quelles que soient ces attentes, elles sont bonnes si elles sont des désirs sans cesse renouvelés, si elles ne sont pas une résignation en une veule compromis, si elles refusent toute forme d'abandon.

Attentes ! attentes si souvent songées, vous êtes l'immense désir de nos dents gourmandes de mordre pleinement dans la chair inconnue de la vie qui s'offre. Et si longues soyez-vous encore, notre désir sera plus fort que votre attente.

Pierre BOUTET.

40 P 1097 B

L'HOMME DE CONFIANCE VOUS PARLE

Des événements assez importants ont troublé récemment la vie de « notre » stalag, et par conséquent celle de beaucoup d'entre nous.

Le 16 SEPTEMBRE, en effet, commençait le repli, au delà du Rhin, des kommandos situés sur la rive gauche.

Certains, parmi nous, quittèrent leur kommando en direction du Camp de DORSTEN, où se sont actuellement installés les Services du Stalag qui se trouvaient à KREFELD ; d'autres furent directement répartis dans de nouveaux kommandos ; un petit nombre furent mutés au Stalag VIK ; quelques-uns enfin, appartenant à des kommandos de spécialistes, restèrent sur place.

Il résulte de ces mutations massives, une modification profonde de la structure du Stalag. Cette modification, ajoutée au désordre passager résultant du déménagement des Services, a jeté un certain trouble dans une organisation qui avait, jusqu'à présent, fonctionné normalement.

En ce qui me concerne et nous concerne plus particulièrement, des difficultés nombreuses, dont certaines ne sont pas encore aplanies, se sont successivement présentées à moi.

Au moment du repli du camp de Fichtenhain, il m'a fallu me débattre pendant plusieurs jours pour arriver à évacuer le peu de vivres de Croix-Rouge qui restaient encore là-bas et que j'ai réussi à expédier en totalité sur DORSTEN.

Dans le même moment les camarades de mon bureau s'efforçaient d'organiser à DORSTEN la réception de tous ceux qui arrivèrent presque sans interruption de jour comme de nuit, pendant quarante-huit heures. Nombreux furent ceux qui, faute de locaux suffisants, durent pratiquer pendant une ou deux nuits un camping forcé et inconfortable qui était heureusement favorisé par un temps assez clément.

Dès le 21, grâce à quelques départs de Français en Kommando et à des départs importants de prisonniers de guerre étrangers, les 2.000 Français de passage au camp étaient tous logés à l'abri.

En raison de toutes ces mutations massives, dont certaines ne sont pas encore enregistrées au Stalag, il ne m'est plus possible de savoir la position de chacun d'entre vous, ni, par suite, les effectifs respectifs de chacune des compagnies. D'autre part, la position excentrique de DORSTEN par rapport aux différentes compagnies, me rend peu facile la liaison avec vos Hommes de Confiance de Compagnie qui venaient, à KREFELD, me rendre visite chaque semaine.

Si j'avais réussi à expédier et à réceptionner à DORSTEN les vivres de la Croix-Rouge qui restaient dans nos magasins de KREFELD, il me restait à prendre en charge les wagons qui étaient parvenus à mon adresse peu de jours avant notre départ de KREFELD. Ces wagons, en effet, avaient été réexpédiés immédiatement par les Autorités et sous leur contrôle, sur le Stalag VI K où nous devions primitivement nous replier. C'était un gros travail, étant donné que cette Croix-Rouge avait été emmagasinée dans des locaux très éloignés les uns des autres et que la Croix-Rouge Française avait été mélangée avec celle des autres nationalités.

Cette vérification et ce recensement de notre stock est maintenant chose faite et, dès que je pourrai connaître l'effectif de chacune de nos compagnies, je procéderai à une distribution de vivres, à condition qu'il me soit possible d'obtenir des Autorités les wagons nécessaires aux expéditions qui devaient être faites du Stalag VIK sur nos compagnies.

La tâche devenant de plus en plus ingrate, je vous demande, afin de faciliter mon travail, de faire preuve de beaucoup de compréhension, et de faire entière confiance à vos Hommes de Confiance de Compagnie. Il leur est demandé un gros effort et ils ont à prendre chaque jour de nouvelles responsabilités. Pour cela il est nécessaire qu'ils se sentent épaulés dans leur travail par vous tous.

Dorsten, le 3 octobre 1944.

Adjudant Edouard QUIDEU,
Homme de Confiance Principal du Stalag VI J.

NOTE DE LA RÉDACTION.

Certains kommandos auront reçu très tard le N° 64, du 15 Septembre 1944, qui cependant avait paru avant la date fixée. La cause de ce retard est imputable au déménagement du Stalag de Krefeld à Dorsten et des difficultés de liaison et de communication qui s'en sont ensuivies pour les compagnies que nous n'avions pas pu toucher avant notre départ.

Le présent numéro, N° 65 du 15 Octobre, paraîtra probablement avec un peu de retard. Que nos lecteurs nous excusent, mais nous avons fait aussi vite que cela nous était possible.

AU THÉÂTRE.

Grande première, soirée de gala. Les femmes sont en toilettes décolletées, aux couleurs vives. Les hommes en habit. Soudain, parmi les premiers rangs de l'orchestre, une ouvreuse à l'œil vif aperçoit un pauvre diable, sale, hirsute, vêtu de vêtements informes et douteux et l'air quelque peu ahuri.

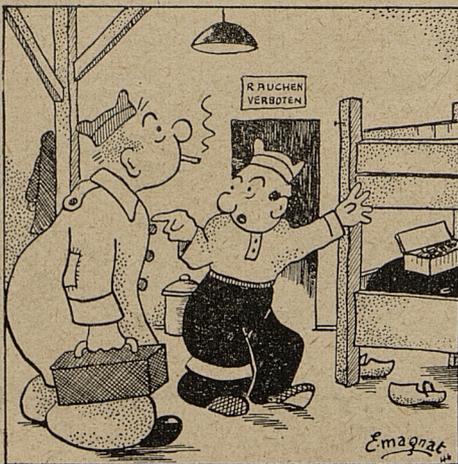
Intriguée, et fronçant déjà son charmant sourcil, elle lui réclame son billet. Celui-ci exhibe une place de promenoir.

— Qui vous a placé dans ce fauteuil d'orchestre ? lui demande-t-elle, déjà grondante.

— Personne, lui répond le pauvre diable, je... je suis tombé !

(d'après V. R.)

PRÉCAUTION !



— J'vas déménager. Pour moi il est préférable que ce soit toi qui couches AU-DESSOUS...

SOMMAIRE

	Pages
Editorial : Combien durerez-vous attentes ?	1
Lirons-nous Claudel	
par J. Sender, kommando 1317	8
Paul Valéry, poète, par P. Boutet	9
Un Conte : « Les Nids »	
par M. Tourette, kommando 518	3
En Armagnac, par M. Saint-Bézar.	4
Rêve Tendre, par Raymond Labails.	5
Le Sport au retour, par H. Fabre.	6
Figure de Kommando : Jean Poinas.	4
Tête de Turc : Fernand Ozeré	7
La Vie Religieuse	5
Chez nos Confrères	5
L'Homme de Confiance vous Parle	2
Loisirs (comptes rendus), Pages 3 et	6
Mots Croisés et Bridge, Pages 2 et	5
Humour, Pages 2 et	7
Association d'Entr'Aide	3
Communications diverses, Pages 2 et	4
Les dessins de Magnat, Pages 2, 3 et	10

Nos Problèmes de Mots Croisés

Solution du problème numéro 10, proposé
par notre camarade G. MOREAU
dans *Le Nouvelliste* n° 64 du 15/9/1944 (p. 5)

HORIZONTALEMENT. — I. Arlésienne. — II. Paimpolais. — III. Orléanais. — IV. Tell. Issus. — V. Objet. Se. — VI. Epi. Unir. — VII. Esel C oma. — VIII. Stériliser. — IX. Ei. Propreté. — X. Stenn. Esse.

VERTICALEMENT. — 1. Apothéose. — 2. Rare. Petit. — 3. Lilloise. — 4. Emelb. (Blème). Erne. — 5. Spa. Julien. — 6. Ionien. L. T. — 7. Elasticité. — 8. Niais. Roses. — 9. Nisus. Mets. — 10. Es. Séparée.

Par suite d'un défaut de clichage, il ne nous est pas possible de soumettre ce mois-ci, comme les mois précédents, un nouveau problème de mots croisés à votre perspicacité. Nous le regrettons et nous nous en excusons. Ce n'est qu'un accident, dû à des circonstances exceptionnelles et nous sommes persuadés qu'il ne se reproduira pas le mois prochain.

AVIS.

Toute la correspondance doit être adressée à la « Rédaction du *Nouveliste* », sous couvert de l'Homme de Confiance Principal du Stalag VI J à Dorsten-i-West.

Association d'Entr'Aide et d'Assistance des Prisonniers de Guerre Français du Stalag VI 3



Nous rappelons aux Hommes de Confiance des Kommandos qui n'auraient pas encore répondu à l'appel paru dans « Le Nouvelliste » du 15 Septembre, qu'il serait désirable que nous recevions rapidement :

1°) La liste des camarades dont la famille a été sinistrée, en indiquant :

Nom et prénom, numéro matricule et numéro d'adhésion s'il y a lieu.

Situation de famille.

Nom et prénom du bénéficiaire éventuel.
Degré de parenté avec le demandeur (épouse ou parents).
Lieu et, si possible, date du sinistre.
Éventuellement, adresse de repli.

2°) La liste des camarades habitant la zone de débarquement (Manche, Calvados et Orne) avec leur adresse et leur situation de famille, en précisant, pour les célibataires, s'ils habitaient en famille ou dans leurs meubles.

3°) La liste des camarades de leur kommando adhérant à la Mutuelle, accompagnée de leur adresse civile. La communication de ces renseignements, demandés en vue de continuer notre aide aux familles de nos camarades décédés, après les hostilités, n'entraîne aucun engagement, dans l'avenir, de la part des intéressés.

A DORSTEN

Plus de deux mille camarades du VI J se trouvent réunis au camp de Dorsten. Habités qu'ils étaient pour la plupart à leur petit kommando, arrachés à leurs habitudes, dépayés, étonnés de se retrouver si nombreux, oisifs, le temps leur paraît long. Et chacun souhaite une diversion en ce triste et gris dimanche du 1er octobre. Le camp, transformé en marécage par d'incessantes pluies, ne permet pas les acharnées parties de « pied tanque » et de « lyonnaises ».

Cette situation est intenable pense l'homme des circonstances et il faut remuer tout cela ! Je dis remuer, car l'homme des circonstances est le bouillant ROUSSEAU, l'homme de confiance du kommando 241.

Quelques jours avant, ALLAZ, Homme de Confiance du kdo. 1705, et toute sa troupe, voulaient donner « L'Inspecteur Grey ». Mais, il n'y avait pas de local disponible et le temps n'avait permis une représentation en plein air. Ils ont dû quitter Dorsten sans avoir pu mettre leur projet à exécution et prouver à ceux du Stalag, « les planqués », que les gars de kommando sont à la hauteur. Cette preuve, c'est Rousseau et ses camarades qui l'ont administrée, et de belle façon.

Le concert eut lieu dans le dortoir de la Stammkompanie, sur une estrade de fortune. Un petit parterre, et, tout autour, les lits en guise de balcon. Sur le plateau, sous la conduite de Rousseau, un violon, quatre banjos et mandolines, trois trompettes, un accordéon, une batterie et un banjo conducteur, tous en tenue impeccable.

Sous la présidence d'Edouard QUIDEL, Homme de Confiance Principal, le programme se déroule à une juste cadence. En quatrains un peu « rosses », un spirituel diseur présente les divers numéros. Au chanteur à voix, succède un chanteur réaliste, puis, un pâle et blond garçon, émule de Charles Trenet, qui sait conquérir toute la salle. L'orchestre interprète les meilleurs et les plus populaires des airs français. Dans un tango de sa composition, Rousseau nous révèle toute l'amicale autorité qu'il exerce sur ses « boys ».

Puis, pour finir, l'on nous annonce le numéro vedette. Il s'agit de ROUSSEAU qui, dans le cours normal de la vie de prisonnier se présente sous l'aspect d'un Homme de Confiance au visage sévère. Transformé, déchainé, irrésistible, il enlève, soulève la salle qui éclate de rire. Il sait choisir ses chansons et les accompagner des gestes et des mimiques convenables. C'est un véritable talent que possède Rousseau et il ferait rire des gens beaucoup plus difficiles à dérider que des prisonniers bons enfants. Quand il entonne, en fin de spectacle, la traditionnelle chanson reprise en chœur par la salle, c'est une explosion de rires et un véritable délire.

Quand les rires furent enfin calmés et les applaudissements aussi, Edouard QUIDEL, amusé encore, et qui ne s'attendait certes pas à passer un aussi divertissant après-midi, prit la parole. Après avoir brièvement expliqué les diverses difficultés qu'il avait rencontrées au sujet du ravitaillement en vivres de la Croix-Rouge, il remercia Rousseau et ses camarades de leurs efforts et les félicita du résultat obtenu.

C'est fini, le camp maintenant a repris sa torpeur. Il fait nuit, il pleut... Mais Dorsten, pour la plupart, n'est qu'un camp de passage... Ce passage ne fut pas particulièrement gai et confortable. Depuis quatre ans, le prisonnier a perdu le goût du camping !... Mais il a appris aussi à faire contre mauvaise fortune bon cœur, et puis, même s'il n'avait pas réussi à retenir cette leçon, il garde au moins, grâce à Rousseau et à ses camarades du 241, un bon souvenir de ces quelques jours d'agitation.

Un Spectateur

DEMAIN ENCORE...
VOUS RESTEREZ UNIS
AU SEIN DE LA MUTUELLE
ELLE A BESOIN DE VOUS

UN CONTE.

Les Nids

POUR l'oiseau, le nid est cette chose douillette et profonde, aux formes diverses, où il abritera ses jeunes amours, sa jeune couvée. Il le dispose et le situe suivant son instinct. Tantôt, il l'accroche au rebord d'un toit, tantôt, il le perche au faite d'un arbre. Parfois, il aménage le creux d'un vieux tronc d'arbre, parfois, il le cache dans les haies, le dépose parmi les hautes herbes des prairies ou dans les blés verdoyant au soleil printanier.

Voyez comme il se presse sur le bord du chemin. Il ramasse un fétu de paille, un crin, il arrache au buisson un brin de laine laissé par le passage du troupeau. Pendant la couvaison, son activité sera grande encore. Après l'éclosion, tous les deux, ils veilleront maternellement leurs oisillons.

Pour toi, infortuné ! ton nid, c'est l'asile de nuit, le taudis, la belle étoile, l'arche d'un pont. Pour toi, petit possédant, c'est la bicoque ou la maison claire et coquette. Pour toi, riche ! c'est le palace somptueux, majestueux, qui fait injure à tous ces modestes et pauvres petits nids. Pour toi, homme des barbelés, c'est le riant village, témoin de tes premiers pas, le charmant bocage où se dresse ton toit, le sol fécondé par ton labeur, la terre douce, souriant à ton éveil et qui sera légère à ton dernier sommeil.

— Eh ! bonjour, ami Pierre ! Je viens te saluer dans ton petit nid retrouvé, après trois douloureuses années de captivité.

— Donne-toi la peine d'entrer, ami Jean.

A la suite de mon ami Pierre, je traverse un long et sombre couloir à demi éclairé, car c'est la tombée de la nuit. La porte vitrée de la cuisine est tirée. Un chien de berger s'élance vers moi en grognant.

— Paix ! Diane, s'écrie le maître. « Marie, je t'amène Jean, un vieux copain ; nous avons usé ensemble nos fonds de culotte sur les bancs de l'école. Il est venu quérir le domestique de la Sophie, c'est pour l'aider à faire du bois. Il a trouvé naturel de nous saluer au passage.

— Asseyez-vous.

— Il se fait tard, ma Julie doit m'attendre.

— Diantre, vous n'allez pas partir comme cela, sans rien prendre. Une goutte de café, ça vous réchauffera. Je vous avertis, de café, il n'a que le nom. Le vrai est au marché noir. Quelle plaie ! Quel vol ! Quelle injustice ! ce marché noir. Jeudi dernier, un espèce de muscadin en tenue élégante voulait que je lui cède contre cent vingt francs une douzaine d'œufs. Allez au diable, lui ai-je dit, vous et votre or. Je suis une honnête femme et vous un misérable coquin.

— Si tout le monde suivait ton exemple, brave fermière, bien des maux seraient évités et les gendarmes n'auraient plus besoin de courir sus aux gredins de ce marché infâme.

— Lucien, viens trinquer avec monsieur, ordonna papa Pierre.

Alors, un blondinet de six à sept ans releva sa tête, qu'il avait penchée sur un cahier noir de barbouillage. Et il choqua sa petite tasse comme une grande personne, en disant : « A la vôtre ».

— Il m'a l'air intelligent, ce garçon. Allez-vous en faire un savaant, ou un bureaucrate ?

— Il y a les vaches à garder, et plus tard, la ferme à diriger.

— C'est votre seul enfant ?

— Pour l'instant, ça suffit ! N'est-ce pas, Pierre ?

— Oui, ma bonne Marie, nous verrons plus tard, si Dieu nous prête vie.

— Cependant, après la tourmente, je veux acheter une fillette. Elle dorlotera nos vieux jours si nous avons su lui inculquer le respect de la vieillesse, si nous avons su former sa jeunesse. Et peut-être aurons-nous le bonheur de la voir à son tour, jeune maman, berçant dans ses bras un poupon, espoir de la France de demain.

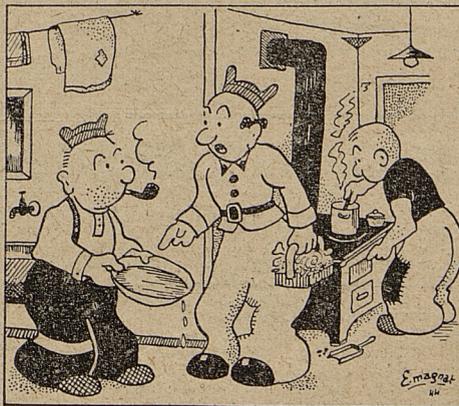
Ma tasse vidée d'un seul trait, j'ai quitté la famille de mon ami en souhaitant à tous une bonne nuit.

Chemin faisant, j'ai pensé à tous ces foyers éteints où ne vagit point, homme, la chair de ta chair, à toutes ces maisons vides, destinées à être demain rien qu'un amas de pierres froides et inertes, à ces vergers où ne mûrit plus le fruit de l'humanité ; à tous ces nids profanés.

Je me suis dit : si les nids humains ne sont plus peuplés d'oiseaux, si nos fils se font « casser la gueule » tous les vingt-cinq ans, c'est la faute de l'argent, ce mauvais maître, de l'égoïsme, ce détestable tyran. Et ce soir, je les ai maudits tous les deux.

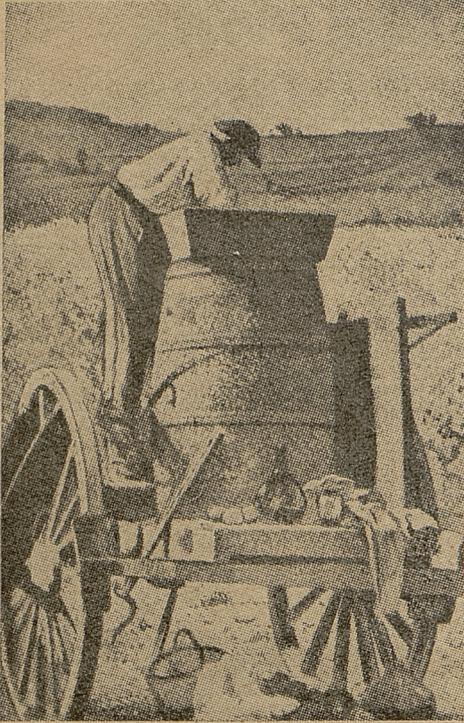
M. TOURETTE, 3269, kdo. 518.

LA VIE EN KOMMANDO



— ...Toujours tes hémorroïdes !... Dépêche-toi de prendre ton bain de siège, j'ai besoin de la cuvette pour laver ma salade...

EN ARMAGNAC



MARTIN. — Vendanges en Armagnac.

Il est des souvenirs que rien n'efface et que l'éloignement même enrichit de parfums, de tendresse et de charme. Chers souvenirs que l'on évoque avec ferveur, comme le nomade en son désert brûlant rêve à l'oasis qu'il laissa pour l'aventure. Je songe bien souvent, ici, « car que faire (en Gefang), à moins que l'on ne songe ». aurait dit La Fontaine, à une route de ma Gascogne, qui serpente au sommet d'un coteau, ou chevauche, capricieuse, de vallée en vallée : elle est éclatante de blancheur, aveuglante sous l'éclat

du soleil, dont la flamme danse sur la poussière comme un halo de gloire. Je revois le carrefour où, tout enfant, j'avais appris que s'assemblaient les sorcières ; je revois le chêne séculaire, au front découronné par la tempête, aux branches énormes, derrière lequel je croyais parfois, au retour de l'école, apercevoir, à la brune, les yeux de feu de quelque monstre, qui guétait les méchants enfants... et je courais à perdre haleine, jusqu'au ruisseau qui jase, où le charme était rompu, car ce ruisseau marquait la limite du mystère et de la forêt.

Cette forêt est immense, elle couvre plusieurs collines et bouche l'horizon, j'aime ses chênes vertigineux, ses bouleaux au tronc lisse, ses hêtres et ses châtaigniers ; quand la saison est propice, on y trouve, partout, des champignons qui jaillissent de la mousse ou du tapis de feuilles mortes, oronges savoureuses et bolets magnifiques, à la chair ferme et lourde de tous les parfums des sous-bois ; j'aime retrouver, au fond d'un ravin, la bauge où se vautrent les sangliers, tandis que tanières et terriers me parlent des renards et des blaireaux qui, en ces profondeurs, se sentent en sécurité. Je ne me rappelle jamais sans nostalgie le silence majestueux, le calme et la fraîcheur exquise qui règnent sous ces futaies, ni les fulgurances tragiques d'un incendie qui, un jour, en dévora une partie... et je croyais qu'un peu de mon cœur fondait aussi dans la fournaise, parmi les arbres torturés.

Quand vient l'automne, partout, j'entends des coups de feu, car les palombes, en vols serrés, passent sur le pays ; elles se posent sur ces cimes, attirées par des appeaux, à qui l'homme a crevé les yeux, et par l'espoir, après l'étape, d'une riche

glandée. Pour moi, j'ai toujours eu le cœur serré en songeant à la mort des belles voyageuses.

Voici, sur le revers du coteau opposé, l'humble maison de torchis, dont les fenêtres s'ouvrent vers le soleil levant, à qui elle sourit de toute la fraîcheur de ses murs blancs, qu'une treille enlance de ses bras chargés de grappes vermeilles... Voici, à perte de vue, les champs et les vignes, qui font à la terre, suivant le cycle des saisons, une robe légère de printemps ondulant sous la brise, un manteau d'or quand sur les blés mûrs chantent les cigales, une parure d'un bleu mat

quand les vignes, coquettes, se fardent de sulfate pour résister aux parasites.

Il monte de ce sol ; des parfums capiteux, dont on se laisse griser, voluptueusement. Tout cela baigne dans la lumière et s'enivre de soleil, et ce pays plaît à la vigne, parce que le sous-sol est ardent, enflammé ; c'est pour cela que nos eaux-de-vie ont ce parfum, cet arôme, c'est pour cela qu'elles réchauffent et lancent des éclairs.

Disséminées dans la campagne, les maisons se cachent au sein des boqueteaux, isolées ou groupées en hameaux à l'aspect si varié, à la vie intense et gaie. Les villages sont rares, mais admirablement situés ; ils couronnent nos collines d'Armagnac, comme autant de nids d'aigle, serrés autour du clocher dont on voit à peine la flèche se fondre dans l'azur. Beaucoup ont conservé leur air moyenâgeux, un peu vieillot, mais d'autant plus charmant. Je revois mon village, qui garde encore les fossés de son enceinte et une partie de ses remparts. Monuments du passé, rappelant que si les routes étaient peu sûres, si les bandes guerrières ravageaient nos pays, les habitants de nos bastides, libres de bonne heure, étaient d'humeur à se défendre. Et je songe, en face de tel ou tel vestige, que, autour de l'an 1400, il y avait là une église, un moulin, une ferme que pilla et brûla le trop célèbre Prince Noir qui a laissé, dans nos contrées, un sinistre souvenir. Ces coteaux qui ferment mon horizon, cette tour carrée de Lamothe qui se dresse encore, nue, démantelée, mais qui garde toute sa rude majesté quand, derrière elle, comme une auréole, se couche le soleil, cette autre tour plus loin, et cette autre que j'aperçois à peine, ce sont les jalons d'une ligne que jamais l'Anglais ne put franchir, au temps où les Armagnacs farouches étaient seuls, en France, à soutenir la cause du petit roi de Bourges.

Au loin, comme fond de ce tableau, à perte de vue, pour ajouter encore à la majesté de ce pays, à l'intensité de son mystère, à la grandeur de ses souvenirs, se dressent, étincelantes, les Pyrénées, et l'immense pignada landaise, aussi vaste que l'espace, houleuse parfois comme l'océan... Et la brise et les vents apportent jusqu'à nous, les parfums enivrants, à la saveur sauvage, de cette mer sans fin.

Marcel SAINT-BEZARD

Poésie.

RÊVE TENDRE

En tes yeux brille une lumière.
Comme ils sont doux, comme ils sont gais !
Si tu veux ce soir je jouerai
A n'être près de toi qu'un frère.
Je prendrai ta légère main
Comme un oiseau dans ma main brune,
Et, tendresse s'il en est une,
Nous laisserons venir demain...
Amour sans fièvre et sans parole,
Vers ces cheveux qui l'aurole
J'inclinerai mon front rêveur.
Quand nous aurons su rester tendres,
Tu comprendras, petite sœur,
Notre joie d'aimer sans se prendre.

Raymond LABAILS, 72.142 IV B, kdo. 429

A propos du "Trait d'Union"

Notre camarade E. MAGNAT a encore les honneurs du « Trait d'Union », (n° 398 du dimanche 24 septembre 1944). Nous l'en félicitons bien vivement. Cette fois, la rédaction du « Trait d'Union » a pris soin d'indiquer l'origine de son emprunt. Elle a même profité de l'occasion pour faire une rectification concernant l'erreur commise dans son numéro 384 du 17 août, et dont nous avions entretenu nos lecteurs dans le dernier numéro du « Nouvelliste » (15 septembre 1944, n° 64, p. 9).

Nous remercions grâce au « Trait d'Union » qui a bien voulu prendre notre réclamation en considération. Ainsi se termine au mieux un petit incident. Signalons que la rédaction de « Pour Nous », journal du Stalag VIA, nous a aimablement écrit à ce sujet en nous donnant copie de la demande de rectification qu'elle adressait à la rédaction du « Trait d'Union » dès qu'elle eut pris connaissance de l'erreur, objet du différend. Nous n'avons du reste pas suspecté la bonne foi de notre sympathique confrère prisonnier avec lequel nous entretenons d'excellentes relations.

LA RÉDACTION.

FIGURE DE KOMMANDO.

Ses yeux sont bleus ; il est bien souvent chahuteur et turbulent ; quelquefois il s'emballa, car il est nerveux, plutôt « soupe au lait », mais cela ne dure pas. Quand à ses occupations, elles sont multiples et variées ; il se déplace beaucoup ; sportif ? oui, il l'est, c'est un « footballeur » enragé ; il ne dédaigne pas la bagarre et au besoin la provoque ! mais, rassurez-vous, il n'est ni brutal, ni méchant. Un artiste, oui, car non seulement il dirige avec entrain et brio la troupe théâtrale du kommando, mais il interprète avec brio les rôles qu'il choisit toujours les plus longs. Il est courageux et n'a pas froid aux yeux ; il peut parler une heure sans boire, car c'est aussi un orateur. Il est Stéphanois et nous ne savons pas si les natifs de Saint-Etienne sont tous d'aussi gais et bruyants lurons, mais c'est à sa table qu'on fait le plus de bruit !

C'est un camarade sympathique ; il nous est cher par toutes ses qualités, mais surtout parce qu'il est notre homme de confiance ; et le plus partial est obligé de reconnaître qu'il apporte à ses fonctions tous ses soins et qu'il ne marchand pas ses efforts ; il se dévoue sans compter. Il a parfois des cas et des questions bien délicats à résoudre, mais (que sa modestie n'en souffre pas, il nous plaît ici de le proclamer, c'est une justice à rendre à sa probité et à son dévouement) c o m m e c'est un homme qui a plusieurs cordes à son arc, il sort souvent vainqueur des situations les plus difficiles. Enfin, il est aumônier ; c'est une fonction doublement délicate ici, mais il a toujours su concilier les choses en apparence les plus opposées, et il s'en acquitte toujours de façon irréprochable et tout à son honneur.

Nous dirons qu'il est connu à Velbert, à Dusseldorf, à Essen et enfin au Stalag de Krefeld...

Comment s'appelle-t-il donc ?

Eh ! bien : J e a n P O I N A S.

A. M., Kdo. 1238.



VIE RELIGIEUSE.

AUMONERIE CATHOLIQUE

ÊTRE LOGIQUE

L'été s'est enfui, les vents renaissent; la pluie... n'en parlons pas... tout est noyé dans la grisaille des jours inondés. La Toussaint est là, qui ranime en tous la flamme du Souvenir: les Morts, mais qui réveille d'abord chez les pratiquants le souvenir de la Cité Céleste. C'est la fête de l'immense cohorte que jamais personne n'a pu dénombrer, de ceux qui, de toute la terre, issus de tous les milieux, répondant à l'appel de leur Dieu, sont allés vers Lui, recevoir leur récompense.

La fête de tous les inconnus, de ceux dont les noms ne se sont pas imposés, et dont la vie s'est tenue dans le « train ordinaire », qui n'ont pas marqué nécessairement d'un signe de victoire chacun des jours qu'ils ont vécus, qui ont mesuré à certaines chutes la puissance du mal qui était en eux, mais qui n'ont pas désespéré.

Ils ne perdaient point de vue le but à atteindre, et ils se relevaient. Ils n'étaient que des hommes, leurs faiblesses le leur rappelaient, mais ils étaient des hommes et leur volonté le prouvait, qui les forçait à remettre toujours le cap sur l'Eternité, et qui les a menés là où il fallait qu'ils parvinssent.

Le plus qu'ils ont pu, ils ont été logiques, ils ont accordé leur foi et leur vie, leurs croyances et leurs actes.

Et c'est ce qui nous manque :

Nous traduisons mal notre credo. D'instinct, nous cherchons au problème la solution la plus facile.

Nous voulons prétendre à une récompense que nous n'aurons pas méritée.

Nous voulons tout obtenir de l'Eternité sans rien perdre de la terre. Ceux qui ne partagent point notre foi pourraient peut-être dire à nous voir vivre que nous sommes les plus égoïstes et les moins courageux, décidés que nous sommes, s'il était possible, à acheter le Paradis par une petite larme de la dernière heure, après avoir mis le plus possible sur les deux tableaux.

Est-ce logique ? Est-ce beau ?

Les exemples de saints nous appellent à plus de générosité ; comprenons-le donc.

Instruisons notre propre procès. Jugeons-nous nous-mêmes. Ne soyons pas moins sévères que ceux qui nous jugent, ni que Celui qui nous jugera.

Jules PRACHE

Aumônier Général du Stalag VI J



БА СБАРЕББЕ DU Kdo. 1942. — Inaugurée le 24/12/41.
Décorations de Joannes FONTAINE

BRIDGE

Dans « Le Nouvelliste » du mois dernier (p. 7), nous vous avons proposé un problème de bridge communiqué par la Ligue Française du Bridge. Nous espérons, le mois prochain, pouvoir publier la ou les meilleures solutions qui nous seront parvenues. Nous rappelons que la Ligue Française du Bridge récompensera les meilleures solutions.

En attendant, nous vous proposons aujourd'hui le deuxième problème communiqué par la Ligue Française du Bridge :

Problème N° 2

P. — 52.
Co. — A.V.9.7.6.3.
Ca. — D.8.4.2.
T. — A.

P. — V.10.7.3.
Co. — D.10.4.
Ca. — V.7.3.
T. — V.8.6.

N
O — E
S

P. — 8.6.4.
Co. — 8.5.
Ca. — R.9.6.
T. — R.9.7.5.3.

P. — A.R.D.9.
Co. — R.2.
Ca. — A.10.5.
T. — D.10.4.2.

Sud joue 6 piques. — Ouest attaque du 6 de trèfle.

CHEZ NOS CONFRÈRES...

Notre confrère « ESPOIR », du Stalag IID, publie un numéro spécial, plein d'intérêt, consacré, mais oui ! à la femme. Un de ses collaborateurs, qui signe P. B., passe en revue quelques femmes célèbres sous le titre :

SI...

...LE NEZ DE CLÉOPATRE...

...la Pompadour s'était contentée d'être Mme X., née Poisson, le Ministre des Finances du Bien-Aimé aurait mis 40 millions de plus dans le Trésor (ou les aurait mis tout simplement dans sa poche. En cela il n'aurait été ni le premier ni le dernier. Simple coutume internationale). Nos enfants n'apprendraient pas dans nos écoles laïques, gratuites, obligatoires, que la grande Favorite a ruiné la France, parce que ses caprices ont coûté 40 pauvres millions à cette bonne pâte de peuple français, de tout temps corvéable à merci. Et ils ne s'étonneraient pas de ce chiffre fabuleux si les pédagogues prenaient la responsabilité d'établir une comparaison avec les milliards gaspillés chaque jour, parce que tel est le bon plaisir d'un homme.

◆

...Elvire n'avait pas connu Lamartine, le lac du Bourget n'aurait pas été le lieu de pèlerinage favori des amoureux. Ce qui aurait évité dans les gares de France et de l'étranger l'affichage de chronos ignobles et ridicules, plus nuisibles qu'utiles au prestige touristique du doux pays de France. Et surtout, surtout, le monde littéraire n'aurait pas été noyé dans le torrent amer des pleurs d'un poète romantique. L'orage serait resté un phénomène électrique et désagréable, au lieu de devenir le seul décor digne d'abriter des amours passionnées. La lune (Astarté, pour les initiés) ne serait pas devenue l'objet d'un culte, et, comme maintenant, aurait été maudite par les couples discrets désireux de cacher leurs épanchements. L'humanité ne se serait pas alanguie dans la tuberculose. Et nous serions des hommes.

◆

...les femmes faisaient la guerre... Oh alors ! Le Paradis sur la terre ! Quelle tranquillité à l'arrière. Les agents de police, les contrôleurs d'autobus, les réformés, les affectés spéciaux pourraient tout à leur aise étaler leur insuffisance pleine de tact... Et au front... Au front, n'est-ce pas, c'est la bagarre. Mettons-y des femmes. Céline lui-même reculerait devant ce spectacle apocalyptique. Sa plume serait impuissante et ne pourrait donner qu'un vague aperçu sans couleur, des luttes féminines... Et puis l'Uniforme ! La rue de la Paix transformée en manufacture ! « Témérité » tenue du soir pour premières lignes, la nouveauté de Patou ! Coty ouvrant les écluses du « Rêve de tranchée », création de dernière heure !... Et puis encore, les femmes si elles faisaient la guerre, elles seraient aussi prisonnières... Comme nous... Avec nous...
Si Maurice Rostand... Oh pardon !...

Verlaine est né en 1844. Commémorant ce centenaire, notre camarade Roger HALLOT, dans l'« Echo de la Hardthöhe », journal du Stalag VI G, consacre au « gentil poète » un article d'où sont extraites les lignes ci-dessous, et qu'il intitule :

VERLAINE AURAIT CENT ANS!

Simple par nature, Verlaine n'est pas le poète des grandes tirades. Et, surtout, ses envolées ne sont dictées ni par l'emportement, ni par la révolte et encore moins par la haine, mais toujours par le regret et la confiance. En plus de ses autres qualités, l'oeuvre de Verlaine est reposante. L'accent humain s'y retrouve toujours, sous une forme qui lui est bien propre. Malgré les heurts qui marquent sa vie et la rendent si diverse, un grand calme se dégage de la lecture du « Pauvre Lélian ». Ce calme, il ne l'a nulle part mieux mis que dans son poème « le ciel » dont voici ses deux premières strophes :

Le ciel est, par dessus le toit,
Si bleu, si calme !
Un arbre, par dessus le toit
Berce sa palme.
La cloche dans le ciel qu'on voit
Doucement tinte
Un oiseau sur l'arbre qu'en voit
Chante sa plainte.

Ce poème, Verlaine l'écrivit en prison. Nous pouvons méditer, nous prisonniers, sur la dose énorme de calme intérieur qu'il fallut à Verlaine pour pouvoir ressentir, puis exprimer aussi calmement, aussi simplement, ce qu'il voyait, sans haine et sans envie. Comme toute oeuvre d'art le poème est le résultat d'un état d'âme et c'est toujours celui-ci qu'il importe de retrouver puisque c'est lui que voulut transmettre l'artiste. Sur d'aussi petits fragments et sur un seul poème complet, on ne peut juger ni d'un poète ni d'une oeuvre. Ce qu'il faut, c'est lire Verlaine, le suivre, à travers ses poèmes, dans ses chutes et dans ses élévations. Lisez Verlaine.

LE ROI : — ... Et je dis en effet que la jeunesse est le temps des illusions, mais c'est parce qu'elle imaginait les choses infiniment moins belles et nombreuses et désirables qu'elles ne sont.

Paul CHAUDEB (le Soulier de Satin).

LOISIRS

Kommando 1911.

Notre camarade TERNET, résolu à vaincre les heures tristes et monotones et à rompre l'ennui, prit la détermination, à la grande joie de tous, d'organiser les loisirs du kommando.

Il y a quelque temps déjà, TERNET monta une barre fixe et des anneaux. Son activité est d'ailleurs récompensée, car nombreux sont les camarades qui, la journée de travail finie, se rassemblent autour de lui et, sous sa surveillance, qui est toute sollicitude, viennent chercher un délassement physique et moral dans l'exécution de quelques exercices.

Le dimanche après-midi, en principe jour de repos, les camarades forment le cercle autour des appareils et TERNET, gymnaste depuis peu, mais acceptable, toujours plein d'entrain et de bonne humeur, est tout à la joie de pouvoir nous distraire en narrant quelques histoires et, à l'instar des forains de nos places publiques, présente, entre deux piteries, des exercices de bonne qualité à la barre fixe et aux anneaux.

C'est ainsi que samedi dernier (5 août), TERNET et nos deux dévoués camarades Roger HORY et Maurice CERNIAEN, qui prêtèrent leur concours, décidés eux aussi à étendre les divertissements au camp, nous présentèrent une loterie à l'exemple des baraques foraines de nos villages et de nos villes de France. Ce nouveau jeu obtint la faveur de tous les camarades qui se pressèrent devant la table des mises. La somme de 241 RM., représentant le bénéfice réalisé au cours des jeux, dispense de tous commentaires le beau succès remporté, et qui est à l'honneur de nos trois camarades.

TERNET, HORY et CERNIAEN me prient de remettre cette somme au profit de notre association d'entraide.

Je me dois d'adresser toutes mes félicitations à TERNET, HORY et CERNIAEN pour leur heureuse initiative et leur inlassable activité dans ce sens et dans le but d'apporter un peu de gaieté au kommando où règne un esprit de franche camaraderie. Avec l'expression de ma reconnaissance cordiale, qu'ils acceptent mes vifs remerciements pour leur beau geste de solidarité.

Charles COLLE,
Homme de Cce du Kdo. 1911

Kommando 1426.

Sous les auspices les plus rassurants s'ouvre la nouvelle saison théâtrale au kommando 1426. Elle ne s'avérera pas inférieure en valeur à sa devancière. Tout le monde compte sur sa brièveté. Dimanche 27 août, à 15 heures, la sonnerie retentit sur l'avant-scène. Et c'est REMY-LAUREYS qui va, durant tout le spectacle, nous présenter les divers inter-prêtes avec un esprit que ne désavoueraient pas Saint-Granier ou Jean Rieux.

Notre fidèle orchestre Marius REGNIER débuta par « Cadets d'Espagne » et continua pendant toute la séance à nous prodiguer des flots d'harmonie.

Au premier rang de la salle, j'ai remarqué deux Hommes de Confiance: celui du 1426, Strobbe (alias Binus) et celui du 1423, Beuvier, assis sur de modestes tabourets aussi gravement que des sénateurs romains sur leur chaise curule. La salle était comble, mais non réfrigérée. Cependant à l'entr'acte, nous pûmes constater que Bébert, comme un bon « barman », avait mis sa bière à rafraîchir.

Les camarades de la Caserne (kdo. 1432), n'ont pas daigné répondre à notre invitation. Ils auraient, paraît-il, eu une peur bleue de certains diptères et hémiptères (je veux parler de puces et punaises) qui, pourtant, ainsi que chacun sait, font partie intégrante du bagage du prisonnier et existent à l'état endémique dans tous les camps. Nous voudrions prendre toutes dispositions pour passer à quelque insecticide foudroyant le kommando entier pour ne pas frustrer nos voisins d'une séance récréative ! Certains ne croyaient pas à tant de mièvrerie.

En première partie, avec le concours de l'orchestre Marius, « Les Amis de la Scène » présentèrent de la musique, du chant, déclamation et narration. Nous y avons applaudi CHENAULT Marcel, CLARION Roger, COMTE Claude, DESPRE Jean, Georges Emile HUBERT et VIGIER Paul. ROSE Jean, avec une délicatesse nuancée et un grand talent nous donna un fragment de « L'Aiglon » de Rostand, BOISSON Roger et NOE Paul, de la classe des chansonniers, tels Jean Marsac ou Raymond Souplex, toujours pleins de verve et de malice, se firent applaudir dans leurs improvisations sur des sujets d'actualité.

En deuxième partie, une comédie de Georges Courteline : « L'Article 330 ». IENN Jean y tenait le rôle de l'original La Brige. Il sut y déployer un réel talent avec une parfaite diction. DARTIGUES René, PINSARD Marc, ELLIOT Jacques, Georges-Emile HUBERT et LIGNEAU Jacques, respectivement dans les rôles du Président, du Substitut, de l'Huissier et des deux Assesseurs. Leur éloge n'est plus à faire. C'est pour nous de vieilles connaissances. La deuxième pièce, « Le Commissaire est un bon papa », de Dubois et Baival est un vaudeville qui fut très bien joué et goûté de tous. HOUDET François, MERLIN Pierre, COMTE Claude, PINSARD Marc et BOISSON Roger se partageaient les rôles qu'ils tirèrent de façon impeccable. POUTRAIN et SERVAN avaient fait des grimaces et des perruques du meilleur effet. MELLASSOUX avait réalisé de jolis costumes.

C'est à TESTE Raymond, notre metteur en scène que nous devons la mise au point de ce spectacle.

Souhaitons que bientôt ce soit en France que nous retrouvions la joie du théâtre, faite de la satisfaction de l'esprit, des sens et aussi du cœur.

On nous promet, très prochainement, une pièce en trois actes.

Le Spectateur.

SPORTS



LE SPORT AU RETOUR



Oui, nous rentrerons un jour... Peut-être bientôt, et il me semble utile de vous parler de ce retour auquel nous pensons depuis si longtemps...

Nous allons être réintégré dans la grande famille sportive. Pour beaucoup, malheureusement, et sans vouloir les désillusionner, l'heure de « raccrocher » sonnera. Aussi, ce n'est pas à ceux-là que je m'adresse en premier, c'est à ceux qui en « 40 » avaient vingt ans et pour qui pointait l'heure des grands espoirs. A ceux-là, il est encore permis d'espérer et, s'ils le veulent, après un travail effectif de réadaptation, ils pour-

ront, ils doivent, briller d'un éclat qui, par la volonté acquise au cours des longues années de captivité, les placera au premier rang du sport français.

Pour eux, pour ces quelques-uns, il nous faut demander, exiger si c'est nécessaire, que notre Commissariat Général aux Prisonniers, en collaboration avec le Commissariat aux Sports, organise des stages qui permettront, en redonnant confiance à certains camarades, de faire connaître « l'élite » qui peut prétendre avoir sa place à côté des athlètes qui brillent actuellement dans les diverses compétitions françaises.

Et pour la plupart d'entre nous, pour ceux qui doivent « raccrocher », croyez-vous que « raccrocher » veuille dire abandonner le sport ? N'être un sportif que de nom ? Etre celui qui, le dimanche, après avoir « sué » en assistant du fauteuil d'une tribune à une rencontre, va boire son apéritif au Siège, où il fera un traité de tactique ?

Non !... Je ne vous classe pas dans cette catégorie et je sais que vous m'avez deviné. Pour nous, « raccrocher » ne voudra pas dire « tout laisser tomber », mais seulement abandonner le sport de compétition. Nous resterons dans la grande famille en nous employant à encourager les jeunes et à leur faire aimer le sport pour le sport.

Chacun de nous est, ou deviendra bientôt, chef de famille. Nous devons donner à nos enfants ce qui a manqué à la plupart d'entre nous, c'est-à-dire une éducation aussi bien physique que morale, de façon à préparer une nouvelle génération pour les luttes dures mais pacifiques du stade.

Nous devons tout mettre en œuvre pour convaincre ceux qui sont autour de nous, nos familles, nos amis... Il faudra obtenir des stades aménagés pour chaque école. Jusqu'à présent, on a trop oublié la culture du corps pour se consacrer uniquement à celle de l'esprit, et pourtant, l'une ne va pas sans l'autre, ou l'on obtient un sujet boiteux.

Je vous demande, à tous, de songer à ces lignes, et, chacun dans votre sphère, de faire le petit effort nécessaire pour que les jeunes, nos enfants, entrent hardiment dans la « ronde » des compétitions internationales et y fassent triompher les couleurs françaises.

C'est un travail de longue haleine ; ne vous laissez pas rebuter par les premiers refus, car vous n'arriverez pas à convaincre tout de suite.

Vous voulez une France forte et propre, tournez-vous vers le sport et par lui, vous pourrez avoir tout cela. Si nous arrivons à obtenir (nous qui avons des droits) pour les jeunes ce qui nous a le plus manqué, nous aurons fait notre devoir en travaillant pour la France de demain.

Henri FABRE
Délégué aux sports du Stalag VI J.

Résultats sportifs.

Par suite des circonstances, aucun résultat de kommando ne nous est parvenu et l'activité des équipes du Stalag s'est trouvée suspendue. Nous ne pouvons donc publier aucun résultat.

Signalons toutefois, que la compétition de tennis, doubles hommes, organisée au Stalag, s'est terminée par la victoire de l'équipe SIMON-AUDOUY sur CANTINIAU-FATRAS. L'Homme de Confiance français, Edouard QUIDEL était engagé, mais, moins heureux que son collègue belge qui parvint jusqu'à la finale, il se fit éliminer au premier tour ! Moins heureux ou moins... adroit ! On assure également qu'il fut très distrait pendant la partie !... Or, qu'est-ce qui peut distraire un prisonnier au point de lui faire oublier le jeu ?...

TEL QU'ON LE PARLE !

Le patron passe dans l'atelier et trouve un P.G. qui lui paraît un peu désœuvré.

— Kein mehr Lust », interroge-t-il.

Notre ami lance un vague regard circulaire à la recherche d'un improbable collègue qui pourrait répondre à un nom de la sorte et, nature 100 p. cent, dit au patron :

— « Merlouste », nicht da... ».

Extrait de « L'Aurore », journal du VIK.



« L'INSPECTEUR GREY »
au Kdo. 1705.

V. « Nouvelliste » du 15 Septembre 1944.

Nous louons les gens à proportion de l'estime qu'ils ont pour nous.

MONTESQUIEU.

HUMOUR

Gantaisie.

LE TABAC

Le tabac, issu d'une plante verte, présente, après diverses préparations, une couleur brune; puis il devient monopole.

Débité en atomes inégaux, ignifugé, aromatisé, etc... il est empaqueté et livré à la consommation sous le nom de « tabac à fumer ».

Car, en effet, cette herbe dégage une fumée acre, souveraine pour chasser les moustiques, les mites et les gens qu'importunent les mauvaises odeurs. Ce procédé peut être employé si vous désirez la solitude dans divers endroits publics: plate-forme d'autobus, compartiment de dames seules, etc.

Pour fumer le tabac, on utilise un instrument appelé pipe, espèce de petit fourneau. Il y a des pipes en bois, en terre, en écume, en porcelaine, et un résultat semblable: dégagement d'une infecte odeur qui peut vous attirer de véhéments reproches. Le fumeur répond alors par le mutisme. On dit qu'il ne « pipe pas ». Si le fumeur casse sa pipe, on l'enterre (le fumeur).

Le tabac se présente sous une forme rébarbative et navrante: en bûches! Trop volumineuses pour être consommées dans la pipe, on place ces bûches dans une pochette de cuir ou de caoutchouc qui s'appelle alors une blague. C'est le tabac que l'on offre aux amis.

Les personnes qui ne possèdent pas de pipes peuvent fumer le tabac sous forme de cigarettes: petits bâtons de tabac entourés de papier que l'on trouve dans le commerce en paquets de vingt environ.

La légende veut que ce soit les miettes qui servent à la confection des cigarettes dites « toutes faites ». Aussi, le fumeur méfiant roule ses cigarettes et ainsi ne s'estime pas « roulé ».

Le tabac est une véritable passion, et en son absence le fumeur a recours à toutes sortes de palliatifs, bien connus des camarades prisonniers: armoise, thé, pas d'âne et autres mille feuilles. Un humoriste affirme même qu'en certaines régions — évidemment pauvres — les gens fument leur terre!

Le tabac se trouve aussi sous forme de poudre, et est appelé alors « tabac à priser ». On le met dans une tabatière. Certains se le fourrent dans le nez: question de convenance.

Enfin, le tabac se présente sous un troisième aspect qui est peut-être le moins ragoutant: la chique.

Sous cette forme solide, le tabac est placé dans la bouche et mastiqué longuement. Aucune odeur ne se dégageant, les gens qui voisinent le chiqueur n'ont à craindre que l'expectoration de splendides crachats jaunâtres.

En général, les gens chics ne chiquent pas! En conversation intime avec une dame, il est préférable d'enlever discrètement sa chique ou bien de l'avaler « in extremis »...

Passons sur l'expression « poser sa chique »...

Et maintenant le tabac a-t-il des effets nocifs, ou, au contraire, son usage est-il un bienfait?

« N'allumons » pas la discussion. Etant fumeur moi-même, et enclin à opiner pour la seconde hypothèse, je ne veux pas faire « fumer » un éventuel contradictoire qui, n'aimant pas cela, aurait ainsi prétexte à me « passer à tabac ».

Eugène-MAGNAT, Kdo. 1724.

Un ancien évadé, nouvellement arrivé au kommando, raconte à un gars ses aventures:

— La dernière fois que je me suis évadé, dit-il, j'étais avec un copain, mais il n'y en a qu'un qui est arrivé.

— Ah! oui, lequel c'était?

Une nouvelle chanson fait fureur au kommando. Le phono la joue toute la journée: « C'est Magali, O mes amours! » Elle est reine et règne indiscutablement. Un énragé la pousse pour la nième fois: « Je voudrais toujours, O Magali, mes amours... »

Alors un gars (toujours le même) de demander au chanteur:

— Dis donc, tu sais ce que c'est toi qu'une Gali?

Deux histoires recueillies par Paul MORIN, kdo. 444.

La maman de Toto possède une chatte qui a eu, dernièrement, des petits. On n'en a gardé qu'un. A quelque temps de là, Toto va en visite avec sa mère chez une amie qui vient avoir des jumeaux. On conduit Toto près du berceau où reposent les deux chérubins et Toto s'écrie:

— Dis, maman, lequel qu'on va noyer? (de « Voilà »)

COMME ELLES SONT!...

La mère — Comment, tu as souffert que ton professeur de musique t'embrasse?

La fille — Mais maman, je n'ai pas souffert du tout.

(de « Voilà »)

HISTOIRE VÉCUE.

C'est une histoire vraie. Elle se situe au Stalag. On vient de désinfecter une baraque. Du soufre brûle à l'intérieur et portes et fenêtres doivent rester closes pendant douze heures consécutives. Mais le soir tombe avant l'expiration de ce laps de temps, et un impatient ouvre portes et fenêtres. S'en apercevant, un locataire de la baraque y rentre, soulevé d'une noble indignation, pestant, jurant comme savent le faire des prisonniers, et provoquant l'audacieux inconnu avec des inflexions de voix ne laissant aucun doute sur ses intentions coercitives et frappantes.

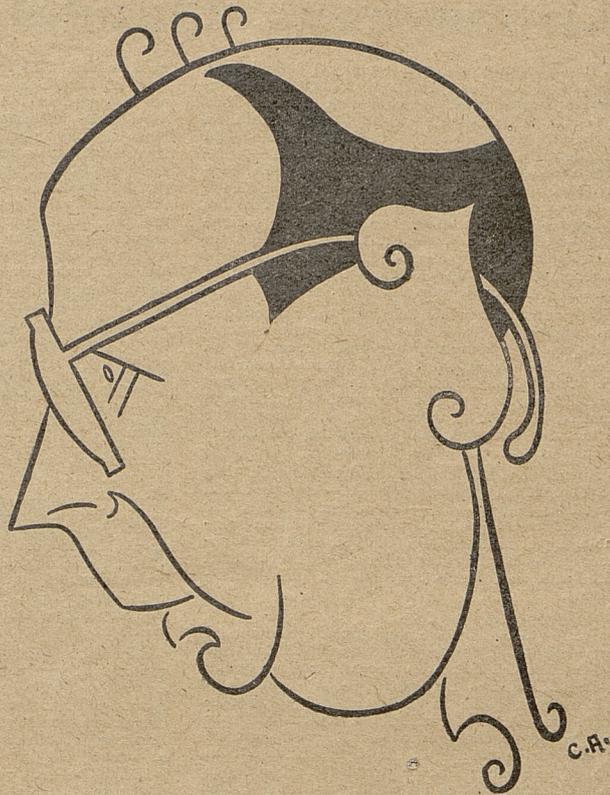
Mais soudain, large, carré, quoique pas très grand, le délinquant, un gars du Nord, brave cœur mais la tête chaude, énervé par ces imprécations émises par une voix de tête, surgit, tel un diable, les yeux luisants à travers la fumée qui achève de se dissiper, se plante devant lui, le torse bombé, les mains sur les hanches et lui souffle, le menton avancé:

— Ché mi!

Est-ce l'influence de la fumée sulfureuse ou de la suavité du soir tombant, mais les témoins affirment que le « Ché mi » n'eut aucune suite!

La mélancolie n'est que de la ferveur retombée.
André GIDE.

TÊTE DE TURC.



— Tout le monde connaît au moins son nom.

— Maintenant, regardez bien... il n'est ni beau, ni chevelu, tout le monde connaît sa « gueule »!

Vous demandez encore: « Qui est-ce? »

Vous n'avez donc pas de mémoire, car vous l'avez tous maudit: c'est un véritable vampire! Tous les trois ou quatre mois, il lui vient des idées saugrenues. Il est plus terrible que le percepteur, terreux presque oublié d'une vie lointaine.

Le bon et bel argent que vous aviez péniblement gagné, vous pensez: « Il est à moi, personne ne viendra me le réclamer ». Mais, hélas! vous, comme moi, nous avons dû le lâcher, car il est venu, LUI, derrière ses lunettes!

Pourtant, quand on le connaît bien, il n'est pas méchant. Il est même drôle et amusant et il sait profiter de sa... figure pour toutes sortes de grimaces. Il a d'ailleurs fait du théâtre, avec talent et succès. Beaucoup d'entre vous l'ont applaudi. Et il a un physique de théâtre (évidemment, pas de jeune premier!) et aussi une voix de théâtre, un bel organe grave et timbré, dont il se sert aussi pour chanter, pour chanter d'adorables chansons (« Le Poireau », « J'ai vu rouge »), mais, hélas! toujours les mêmes!... Pourtant, quand on ne sait vraiment plus que faire, quand on a tout épuisé, on les lui réclame quand même!

Au moins, pendant ce temps-là, il ne cherche pas, dans sa tête diabolique, quelque nouveau moyen de nous extirper notre modeste avoir.

Et il rit, le sans cœur, quand il voit nos poches vides. Il nous dit: « Ne vous plaignez pas, vous venez de battre tous les records, vous êtes des champions ».

Bien sûr, cela fait plaisir d'être champion, mais nous sommes aussi les champions de la débîne. De tous les prisonniers d'Allemagne, ceux du Stalag VI J sont certainement les plus fauchés, et cela, grâce à lui! Quelle drôle de consolation!... Alors, vous lui réclamez un secours. Il ne se laisse pas attendrir si vous pleurez, criez, et si vous voulez vous fâcher, faire de la musique, il sourit, car il s'y connaît en « musique », il est violoniste et chef de l'orchestre-jazz du Stalag! Rien à faire! Il ne reste qu'à baiser son crâne luisant en lui disant: « Merci ».

Et il le mérite bien ce merci. Car vous avez peut-être compris maintenant qu'il s'agit de Fernand OZERE, le Vice-Président-Trésorier de l'Association d'Entr'Aide du Stalag, le promoteur et l'organisateur des splendides journées de solidarité. Il a bien sa part dans leur réussite! Ajoutez, que, malgré l'air rébarbatif qu'il a sur ce dessin (et qui est bien le sien), c'est un charmant camarade, serviable et toujours de bonne humeur, même quand il a la c... olique!

AU RESTAURANT.

Dans un petit restaurant il y a quatre consommateurs. Le garçon crie leur commande au cuisinier:

— Une tête de veau et une andouille sur la terrasse, un maquereau et une morue à l'intérieur.

Le Garçon. — Monsieur désire-t-il une langue de bœuf, elles sont excellentes?

Le Client. — Non, non, je n'aime pas ce qui sort de la bouche des bêtes, donnez-moi donc plutôt un œuf!

(Du « Pass-Temps », journal du VIF)

DEUX GRANDS ÉCRIVAINS

Lirons-nous Claudel ?

Il y a beau temps que le nom de Paul Claudel, pour quiconque s'intéresse à la littérature contemporaine, n'est plus celui d'un inconnu. Mais à l'occasion de l'entrée du Soutier de Satin au répertoire de la Comédie-Française, les mois qui viennent de s'écouler lui ont procuré une publicité beaucoup plus étendue. Les loisirs de la captivité portant à lire les journaux de la première à la dernière ligne, y compris les annonces des spectacles, on peut estimer sans trop de présomption que « Claudel », pour bien des lecteurs du Nouvelliste, n'évoque plus seulement un type de carburateur, mais un « auteur » en vogue dont on ne sait d'ailleurs trop que penser.

Si, pour éclairer sa lanterne, on collectionne les comptes rendus donnés par les critiques dramatiques des journaux que nous recevons, on n'est guère plus avancé. Quel discordant concert ! Tel traite Claudel comme l'un des plus grands poètes français ; tel autre le considère comme un fumiste, et ne le lui envoie pas dire, sans rater la moindre occasion, chaque semaine, de lui décocher des flèches empoisonnées.

A vrai dire, la publicité faite autour du nom de Claudel est à la fois méritée — car il est bien parmi les plus grands — et malencontreuse, car il ne peut être goûté qu'après une initiation préalable. Le bouquinier invétéré qui, sans préparation, met le nez dans ses œuvres est généralement vite tenté de refermer le volume à peine entr'ouvert.

S'initier à l'œuvre claudélienne, c'est en réalité faire une bonne fois la connaissance de l'homme qu'est Paul Claudel, et se trouver en sympathie avec lui. D'autres écrivains pensent avant tout à fournir au public un aliment à son goût, et restent eux-mêmes absolument en dehors de leur œuvre. Lui ne cherche pas à séduire : il se livre tel qu'il est à qui veut partager sa richesse. Non pas qu'il se raconte ni se pavane ; ce n'est pas un exhibitionniste ni un vaniteux. Il se donne tout entier à qui veut bien de lui. Là réside sa grandeur, car le don désintéressé de soi, cela s'appelle en bon français : l'Amour.

Pour indiquer rapidement les étapes d'une initiation à l'œuvre du poète, il suffira donc de tracer à grands traits la physiologie de l'homme.

Claudel est un diplomate de carrière ; après avoir, au début du siècle, parcouru les échelons inférieurs, il fut entre les deux guerres notre ambassadeur à Tokio, à Washington, à Bruxelles. C'est bien ainsi qu'il apparaît à qui va le trouver en un somptueux appartement de l'avenue Hoche, où l'âge, ainsi qu'une légère surdité, l'ont amené à prendre sa retraite. Sa parfaite simplicité dans l'accueil, tout en étant vraiment sincère, est bien dans la ligne des qualités professionnelles, où elle rejoint une tenue, une distinction, une civilité dont la « carrière » conserve jalousement la tradition. Claudel appartient, en prenant chacun de ces deux mots dans le sens le plus favorable, à une aristocratie bourgeoise. Il faut ce premier effort d'accepter telles humanistes conventions, aux antipodes du laisser aller, du débraillé, pour que le contact s'établisse entre Claudel et celui qui l'aborde.

Claudel est débordant de sève. S'il est distingué, il n'est pas le moins du monde... constipé. Dans toute son œuvre circule une abondance de vie, une richesse de substance, qui font éclater les vieilles cloisons distinguant dans les manuels scolaires les différents genres. A l'exemple de l'existence, il lui arrive très souvent d'être ensemble sérieux et bouffon — dans ses écrits comme dans sa vie (d'où sa réputation de fumiste auprès de certains). Etant au début de sa carrière attaché commercial dans un port de Chine, il avait étudié de très près le mécanisme par lequel les marchandises, vu la multiplicité des intermédiaires, atteignent des prix exagérés ; il termina son rapport technique par cette remarque supplémentaire que les chinois, comme les rats, étaient pourvus d'une queue, mais qu'ils ne la portaient pas au même endroit ; le rapport parvint au ministère, et le bureaucrate qui en prit connaissance alla tout de suite à la dernière phrase — en vieux routier de la papperasse — pour trouver résumé l'essentiel : inutile de dire

Le poème, — cette hésitation prolongée entre le sens et le son.

Paul VALÉRY.

qu'il prit ce M. Claudel pour un fou ! Tout comme le jeune attaché, le plus mûr ambassadeur aime se divertir tout en travaillant, et l'on se souvient peut-être d'une dépêche expédiée de Washington, il y a quelque dix ans, et reproduite naguère par « Le Trait d'Union », où se trouve joliment caricaturé l'un des premiers témoins de la politique internationale d'aujourd'hui. Aussi ne nous étonnons pas si Claudel met un grain de sel dans ses considérations les plus sublimes, si par exemple, contemplant la crèche, il note que saint Joseph a une « casquette en peau de lapin ». La tête peut toucher aux nues, jamais les pieds ne quittent le sol, ce sol gras et plantureux de son Tardenois natal. Cela ne contristera pas les gens restés naturels, mais à tout jamais se trouvent cabrés les cuis-

Claudel a reçu l'impression du Symbolisme. Sa jeunesse littéraire s'est épanouie dans ce climat. Connaissance de l'Est, par exemple, bien qu'il écrit en prose, est un livre tout mallarméen. Ce n'est pas ici le lieu de faire une digression à l'usage de ceux pour qui ces mots ne signifient pas grand-chose. Mais l'accueil de formes poétiques différentes du type classique, la compréhension de ce qu'est le symbole, l'acceptation du monde entier comme un livre à déchiffrer ; voilà un effort indispensable, plus difficile sans doute que les précédents, et sur lequel peuvent échouer bien des bonnes volontés. Il n'y a d'ailleurs aucune honte à avoir de ne pas entrer du premier coup (ou même de ne jamais entrer) dans ce royaume un peu mystérieux. On peut être rempli des qualités plus essentielles, et ne rien « piger à la question ». Le tout est de n'en pas conclure que cela n'existe pas, que Claudel et ses semblables sont des charlatans et leurs admirateurs des gogos.

Claudel enfin est intégralement chrétien. Elevé dans la foi, puis l'ayant perdue, il la retrouve quelques années plus tard à Notre-Dame de Paris un jour de Noël, et depuis sa religion ne fait qu'un avec sa vie. Qu'on entende bien : ce n'est pas un chrétien de parade, de façade ; c'est un homme donné au Christ et à qui le Christ s'est donné ; et dans cette [réciproque] appartenance se trouve impliqué le monde, qui ne gémit que pour enfanter la nouvelle création où la chair et l'esprit s'aident l'un l'autre à chanter la gloire de Dieu. Claudel a particulièrement conscience du rôle sacerdotal que remplit l'homme au milieu de la nature. Cela d'ailleurs sans aucun individualisme particulariste ; il est catholique romain et ne connaît pas de plus grande fierté, ni de plus grand bonheur, que d'être Fils et cellule vivante de l'Eglise. Pour goûter Claudel il faut tenir compte de sa foi. Et comme on ne peut pas plus se représenter par la seule intelligence la Foi que l'Amour (bien que les éléments intellectuels indispensables entrent en compte), pour vraiment goûter à fond Claudel il faut avoir fait de soi-même le don que suppose la foi catholique. Et voilà une nouvelle cause d'incompréhension, totale ou partielle, de la part de plusieurs. « A Paul Claudel qui n'a pas fini de nous étonner »... telle est la dédicace que Duhamel inscrivit sur l'exemplaire de Cécile parmi nous dédié à notre poète.

On connaît maintenant les étapes principales par



Cinquante ans

Paul CLAUDEL.

Paul Claudel ! Paul Valéry ! Deux très grands noms de la littérature française et mondiale. L'un est né en 1868, l'autre en 1871. Ils vivent encore, ils sont nos contemporains ; mais ils ont vécu leur jeunesse, l'âge ardent de leurs vingt ans, à une époque qui nous paraît très lointaine, parce que devenue tellement différente de la nôtre. Époque encore des robes longues, des chapeaux hauts de forme, des diligences et des carrosses. Mais époque ardente, étincelante qui marque un des sommets du rayonnement de la pensée et de l'art français. Époque où Paris était réellement la capitale du monde.

Ils nous relient à cette époque fulgurante où Mallarmé, dans un salon modeste, parlait d'une voix telle que, jamais aucun talent, si grand fût-il, n'a réussi à la faire revivre, où Degas, Manet, Monet, Cézanne peignaient, où Rodin, Bourdelle sculptaient, où Ravel,

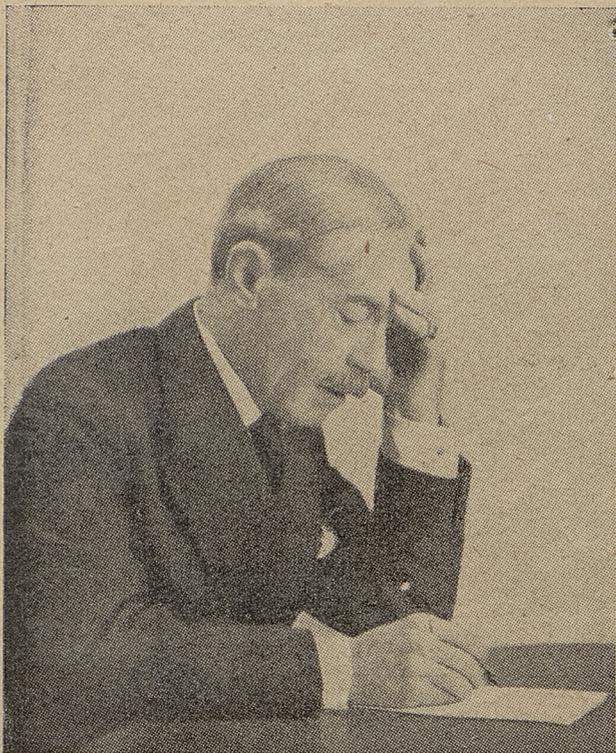
où l'on entre dans le monde claudélien. Que chacun se tâte et voie s'il est armé. S'il se sent en bonnes conditions, à lui le cortège envirant des drames et des peines, à lui les œuvres de prose substantielles et poétiques à la fois, à lui les commentaires de la bible au son très personnel. Mais inutile de se donner cette peine si l'on ne veut pas admettre les bases de départ que nous avons passées en revue. Il nous souvient d'un brave homme de libraire qui n'avait rien d'un sot (je crois bien qu'il présida le syndicat professionnel des libraires de France) ; il n'était pas, ce nonobstant, très cultivé (exemple : ayant pris sur lui de corriger les épreuves d'un choix de textes français à l'usage des étudiants étrangers, il avait ainsi déformé un hémistiche du Waterlo de V. Hugo : *Mitrailleuses pleuvaient!*), ni très chrétien. Comme il vendait pas mal de Claudel, il voulut voir ce que c'était : le premier volume qui lui tomba sous la main fut le recueil célébrant les grandes fêtes chrétiennes intitulé *Corona benignitatis anni Dei...* Je vous laisse à penser du résultat, et ce fut un ecclésiastique de ses clients qui lui expliqua pourquoi pouvait si bien se vendre quelque chose qui le charmait si peu.

Mais qui comprend cette œuvre éprouve — c'est une des rares lignes de Claudel que j'ai la fortune d'avoir sous la main — que « il y a un bonheur dès ce monde si grand qu'il est incompatible avec la vie »

J. SENDER - Kdo. 1317.

CONTEMPORAINS

Paul Valéry, poète



Paul VALÉRY.

Debussy accordaient leurs notes d'or et de cristal. Ils ont connu, ils ont vu vivre ces hommes devenus immortels.

Ils ont bu au Symbolisme, et maintenant, près du terme de leur course, ayant emprunté des voies très différentes qui les ont faits très dissemblables, ils représentent, à un sommet, deux aspects éternels de la pensée française. L'un continue Pascal, Bossuet, Chateaubriand, l'autre Montaigne, Descartes, mais sans servilité, en une forme renouvelée et sans cesse enchantée.

Et tous deux, quoique bien différemment, manient avec un art consommé une langue qui fut autrefois la première du monde. Certains ont crié au déclin définitif de cette langue, langue morte disent-ils, mais eux, et d'autres aussi avec eux, nous prouvent, qu'elle est encore bien vivante et capable d'exprimer le monde nouveau, pourvu qu'elle soit payée d'amour.

PARLER de Valéry m'a déjà bien souvent tenté. Mais un certain effroi toujours m'avait retenu. Comment présenter aux lecteurs du *Nouvelliste* cet homme réputé difficile ? et dans quelle langue le faire, qui ne fût pas trop au-dessous de la sienne, tellement merveilleuse ? Mais un camarade a osé vous parler de Claudel, autre homme réputé difficile, alors j'ose vous parler un peu de Valéry, et je ne puis résister au plaisir de mettre ces deux grands poètes en parallèle.

Paul Valéry a relativement peu écrit. L'étudier est cependant une vaste entreprise. Il se livre peu, très peu. Son œuvre poétique est mince : trois grands poèmes principaux : *La Jeune Parque*, *Fragments du Narcisse*, *Le Cimetière marin*, accompagnés de joyaux étincelants : *Les Pas*, *La Ceinture*, *Le Vin perdu*, *L'Abeille*, et d'autres encore. Son œuvre en prose est également mince : nul roman, nulle œuvre d'imagination, complice du lecteur paresseux, mais des réflexions brèves, de courts exposés, des éclaircs de pensées, des fulgurances et des dialogues si purs : *Eupalinos*, *Le Dialogue de l'Arbre*. Nulle part, il n'énonce ses principes, il n'expose une doctrine, il ne professe une philosophie. Ce que l'on veut savoir, il faut le chercher ; il ne consent à se livrer qu'à celui qui est prêt à faire l'effort nécessaire. Il se

soucie peu du lecteur pressé et impatient. A notre époque c'est peut-être une tare. Mais quelle gloire que d'être ainsi taré !

D'ailleurs, comprendre Valéry, entièrement, absolument, est-ce nécessaire ? Lui-même nous prévient : « — Je comprends mal ce texte... — Laissez, laissez ! Je trouve de belles choses, il les tire de moi. — Il m'importe peu de savoir ce que l'Auteur a dit. C'est mon erreur qui est auteur. »

Valéry a commencé d'écrire vers l'âge de vingt ans. La notoriété lui venait déjà. Il ne se laissa pas tenter et resta muet pendant des années. Vingt années oc-

cupées à réfléchir, à méditer, travailler. Ce qu'il nous livre maintenant, c'est le fruit de son silence, de son voyage en des régions que l'homme distrait par les multiples apparences de la vie ne soupçonne même pas. Et à la première lecture, au premier contact, cet homme voudrait tout comprendre, être initié ? Quelle présomption ! Quelle outrecuidance ! Si Valéry n'était qu'un philosophe, un penseur, son dessein d'écrire pour un public serait une tentative ridicule. Il n'aurait pas de lecteurs, ne pourrait pas en avoir. « Laissez, laissez ! je trouve de belles choses... » Et c'est là que nous trouvons Valéry, c'est cela qui lui donne la possibilité d'un hermétisme, le droit à cette apparente obscurité, qui est davantage une pudeur. Avant le savant, l'érudit, le penseur, le philosophe, il y a le poète. Avant la profondeur, la puissance, la rigueur, la lumière, il y a les « belles choses », il y a la beauté, la poésie. Valéry est un poète, un des plus grands et des plus purs poètes français. Et c'est comme tel qu'il faut le lire, même en prose. Avant de le comprendre, il faut tenter d'être sensible à sa beauté. Et la beauté a toujours un sens, elle a son sens à elle, puisque se suffisant en soi. Cette beauté perçue, sentie, admise, le poème prend sa valeur : il fait naître une délectation, il emplit, satisfait les sens et l'esprit. Le poème est repris, bu jusqu'à l'extase, il peut prendre plusieurs significations successives, il comble les plus hautes aspirations de l'âme.

Quelle importance peut avoir alors sa réalité, son sens réel, conceptionnel ?

« Il m'importe peu de savoir ce que l'Auteur a dit. C'est mon erreur qui est auteur. »

Et cela demande un effort, réclame une adhésion. Il faut se débarrasser de certaines habitudes. Mais quelle récompense ! Ressentir en sa plénitude cette impression de pureté qui caractérise l'œuvre de Valéry. Tout est pur, presque irrémédiablement pur : l'intention, le dessin, la forme, la langue ; et quelle troublante suavité !

Valéry ne cède rien au public. Il ne cherche ni à plaire, ni à flatter. Il a horreur de convaincre, de perdre des lignes à tenter d'avoir raison. Il croit simplement vrai, bon, pour lui, ce qu'il a trouvé ; il n'a pas la sottise prétention de croire qu'il détient la vérité universelle et unique. Sa morale, sa métaphysique, sa beauté sont des gains de son être ; il a souffert de les trouver. Que d'autres agissent comme lui. Qu'ils trouvent eux-mêmes leur vérité. Est-ce égoïsme que de ne point prêcher son évangile ? Non, c'est la connaissance profonde, désabusée peut-être, de la diversité des êtres et de la relativité de toutes les vérités. Scrupule aussi : est-il honnête de professer quand un doute est encore concevable, possible ?

Valéry est aux antipodes du romantisme échevelé. Dans la forme et le fond. Son objet unique, principal est son MOI, et, pourtant, paradoxe apparent, il ne se livre pas, ne s'exhibe pas. Il ne nous dit rien de sa vie affective ; il ne pleure pas ses amours déçues. Le MOI qui l'intéresse, dont il fait l'introspection serrée n'est pas le MOI apparent, soumis aux diverses contingences de l'existence et changeant comme elles sont changeantes. Il s'agit du MOI profond, du MOI de l'esprit, du MOI constant. De là vient l'hermétisme. Ce sont des régions que peu de gens songent à explorer, en admettant même qu'ils aient conscience de leur existence. Il n'y a aucun charlatanisme, mais bien pudeur très grande, pureté extrême. Et dans la forme, ce souci de pureté éclate, triomphe. Valéry se défie de l'inspiration, pseudo don divin, qui dispense de l'effort, du travail et donne cent vers mauvais pour un bon. Un poème est un tout qui ne permet aucune négligence en ses parties, chaque mot a droit à la même dépense d'amour. Un vers peut être « donné », sans effort apparent, à la suite d'un échange mystérieux, perle très pure d'un très haut prix, mais, pour la monter, il faut chercher d'autres perles aussi pures ; elle doit s'accompagner de métaux précieux forgés, ciselés en un savant et patient effort. Et la langue du poète est soumise aux mêmes rigueurs.

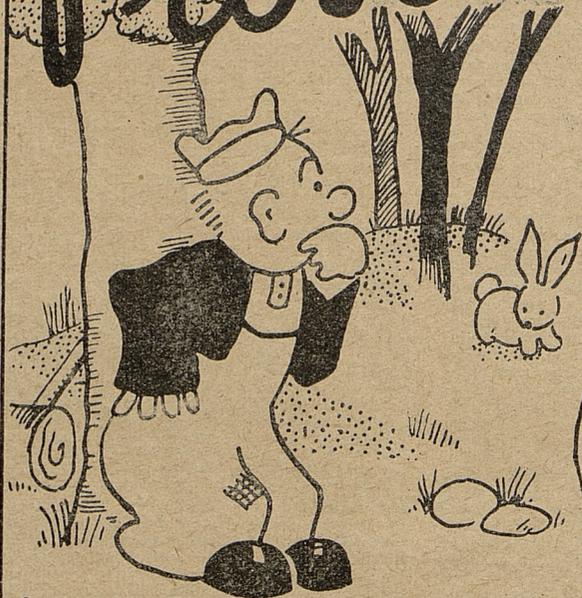
Valéry a écrit quelque part : « Ecrire purement en français, c'est un soin et un amusement qui récompense quelque peu l'ennui d'écrire ». Et lire Valéry, c'est un soin et un amusement qui récompense, hélas ! de tant d'autres lectures. Cette pureté, trouvée, goûtée à chaque ligne dans l'œuvre du poète, elle appelle l'amour. C'est avec des doigts d'amant qu'il faut tourner les pages. Et de combien de caresses lentes, longues, savantes, d'attentes, d'extases prémonitoires, l'amoureux lecteur ne doit-il pas payer la conquête de la pulpe tiède de la révélation de l'éclair ? Toi qui lis Valéry, apprends d'abord l'amour. — P.B.



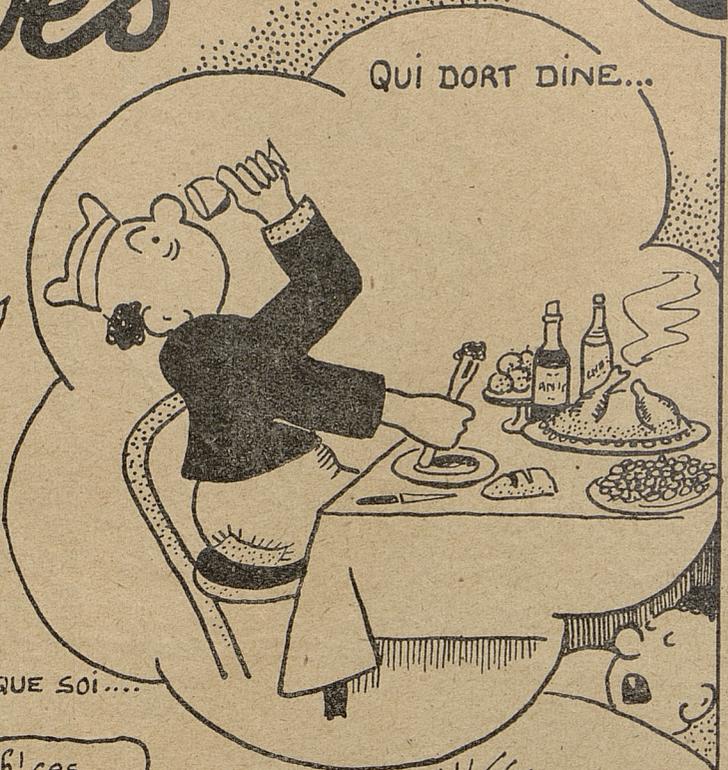
PEINTURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE.
MATISSE. — *La Conversation* (1941).

Amour de la couleur ; recherche essentielle d'une simplicité et d'une pureté des lignes. Art raffiné et sévère.

Proverbes



ON A SOUVENT BESOIN D'UN PLUS PETIT QUE SOI....



QUI DORT DINE...



Ah! ces vaches de puces!

IL FAUT EN PRENDRE ET EN LAISSER....

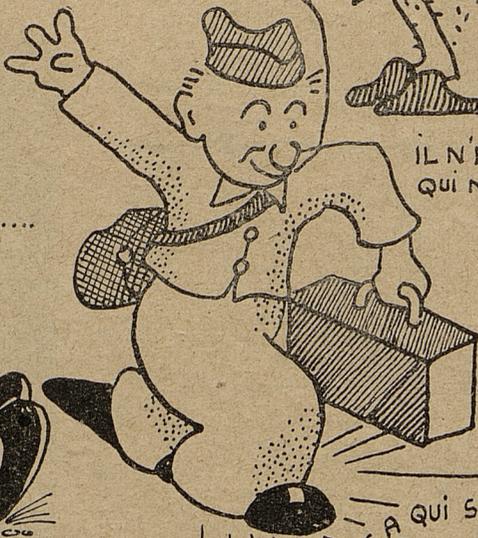


Enfin!... LIBRE!...

IL N'EST SI PETIT POT QUI NE TROUVE SON COUVERCLE..



AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA.....



TOUT VIENT A POINT A

QUI SAIT ATTENDRE...



E. Magnat. H.H.